
**COURS
EXERCICES
DEVOIRS**

1^{er} TRIMESTRE

Classe de

3^{ème}

FRANCAIS

FRANÇAIS

Classe de 3^{ème}

Conseils généraux

ORGANISATION

Ce cours vous prépare directement aux examens de fin d'année et à votre passage en classe de Seconde.

Il est divisé en 24 séries, chacune d'elles correspondant normalement à une semaine de travail. Afin de faciliter votre étude, chacune d'elles a été divisée en quatre parties :

- 1. Des textes de lecture*
- 2. Une lecture expliquée*
- 3. Une récitation*
- 4. Une étude de la langue.*

Enfin chaque série comporte un devoir que vous devrez envoyer à la correction.

Un programme placé en tête de chaque série vous indique le travail qu'il vous faudra accomplir.

Textes de lecture

Chacune des 24 séries de ce cours correspondra à un grand thème choisi dans la vie quotidienne, la vie de la société, la littérature... Pour chaque série, nous vous proposerons des textes de lecture qui illustreront ce thème. Nous vous conseillons vivement de les lire très attentivement : ils développeront, enrichiront vos connaissances, orienteront peut-être le choix de certaines de vos lectures personnelles et vous permettront d'acquérir le bagage nécessaire à la rédaction de bons devoirs.

Lecture expliquée

En relation toujours avec le thème de la série, vous sera proposé un texte d'explication. Il sera suivi de questions diverses qui vous aideront à mieux réfléchir sur un texte, à acquérir aussi un sens critique indispensable. Il importe que vous répondiez à toutes les questions et au moment où on vous les propose. Faites-le consciencieusement et complètement. N'envoyez pas votre travail à la correction, mais contrôlez-le vous-même à l'aide des corrigés placés dans une chemise spéciale que vous trouverez à la fin des documents de travail.

Inutile de vous recommander de ne consulter ces corrigés qu'une fois le travail fait !

Récitation

Dans chacune des 24 séries, nous proposerons d'apprendre par coeur un texte, en principe un poème, ayant un rapport direct avec le thème général de la série. Ne négligez pas cet exercice : on n'exerce jamais assez sa mémoire ; et puis ces poèmes (dont vous vous souviendrez longtemps si vous les apprenez consciencieusement et si vous prenez la peine de les réciter à quelqu'un de votre entourage) vous seront utiles un jour ou l'autre : il est toujours bon d'avoir en réserve quelques bonnes citations pour un devoir, un examen, un concours...

Etude de la langue

Selon les instructions officielles, notre but est :

- de développer l'intelligence des faits du langage,
- à partir de textes caractéristiques, d'étudier les structures qui permettent de préciser et de nuancer la pensée.

Deux conseils :

- ayez un bon dictionnaire et consultez-le souvent,
- ne négligez pas la grammaire : sans elle, pas de bons écrivains.

Le devoir

C'est également dans une chemise placée en fin de cours que vous trouverez le texte des devoirs que vous devrez adresser à la correction en fin de chaque série.

Doit-on vous rappeler qu'il faut soigner tout particulièrement l'orthographe (la rédaction n'est pas un exercice à part dans lequel on a le droit d'écrire les mots n'importe comment) et bien sûr la présentation de votre copie ; votre correcteur sera toujours sensible à la propreté d'un devoir, au soin apporté à l'écriture, comme il sera désagréablement influencé par un torchon !...

Cela dit, au travail et bon courage !

FRANÇAIS

Classe de 3^{ème}

1^{ère} SERIE

L' ADOLESCENCE

PREMIERE LEÇON :

Textes de lecture

- Souvenirs
- Premiers pas dans la vie

DEUXIEME LEÇON :

Lecture expliquée

- Texte d'Albert Ayguesparse

TROISIEME LEÇON :

Récitation

- « Où vont tous ces enfants ? » (Victor Hugo)

QUATRIEME LEÇON :

Etude de la langue

- Formation de la langue française

L'ADOLESCENCE

PREMIERE LEÇON

TEXTES DE LECTURE

I - Souvenirs

1

Ma mère

Vous croirez sans peine qu'à l'appel de « Sido »⁽¹⁾ le vent du Sud se levait devant les yeux de mon âme, tors⁽²⁾ sur son pas de vis, empanaché de graines, de sable, de papillons morts, raciné au désert de Libye... Sa tête indistincte et désordonnée s'agitait, secouant l'eau et la pluie de grenouilles tièdes... Je suis capable encore de le voir.

- Mais que tu as donc l'air bête aujourd'hui, ma fille !... D'ailleurs tu es beaucoup plus jolie quand tu as l'air bête. C'est dommage que cela t'arrive si rarement. Tu pêches déjà, comme moi, par excès d'expression. J'ai toujours l'air, quand j'égare mon dé, d'avoir perdu un parent bien-aimé... Quand tu prends l'air bête, tu as les yeux plus grands, la bouche entrouverte, et tu rajeunis... A quoi penses-tu ?

- A rien, maman...

- Je ne te crois pas, mais c'est très bien imité. Vraiment très bien, ma fille. Tu es un miracle de gentillesse et de fadeur !

Je tressaillais, je rougissais sous la louange piquante, l'oeil acéré, la voix aux finales hautes et justes. Elle ne m'appelait « ma fille » que pour souligner une critique ou une réprimande... Mais la voix, le regard étaient prompts à changer :

- Ô mon Joyau-tout-en-or ! Ce n'est pas vrai, tu n'es ni bête ni jolie, tu es seulement ma petite fille incomparable !... Où vas-tu ?

Comme à tous les inconstants l'absolution me donnait des ailes, et dûment embrassée, légère, j'apprêtais déjà ma fuite.

- Ne t'en va pas loin à cette heure-ci ! Le soleil se couche dans...

Elle ne consultait pas la montre, mais la hauteur du soleil sur l'horizon, et la fleur du tabac ou le datura⁽³⁾, assoupis tout le jour et que le soir éveillait.

- ... dans une demi-heure; le tabac blanc embaume déjà... Veux-tu porter des aconits⁽⁴⁾, des ancolies⁽⁴⁾ et des campanules⁽⁴⁾ chez Adrienne Saint-Aubin, et lui rendre la Revue des Deux Mondes ?... Change de ruban, mets-en un bleu pâle... Tu as un teint pour le bleu pâle, ce soir.

Changer de ruban - jusqu'à l'âge de vingt-deux ans on m'a vue coiffée de ce large ruban, noué autour de ma tête, « à la Vigée-Lebrun⁽⁵⁾ », disait ma mère - et porter un message de fleurs : ainsi ma mère m'avertissait que j'étais, pendant une heure, un jour, particulièrement jolie, et qu'elle s'enorgueillissait de moi.

Colette, *Sido*

Notes

- (1) Nom donné à sa mère par l'auteur.
- (2) Qui est tordu en spirale. Ici, tournoyant.
- (3) Genre de plante herbacée très toxique.
- (4) Noms de plantes.
- (5) Peintre célèbre par les portraits qu'il a faits de Marie-Antoinette.

2

Un jeune romantique

« J'ai coûté la vie à ma mère en venant au monde... J'avais un frère, que mon père bénit, parce qu'il voyait en lui son fils aîné. Pour moi, livré de bonne heure à des mains étrangères, je fus élevé loin du toit paternel.

Mon humeur était impétueuse, mon caractère inégal. Tour à tour bruyant et joyeux, silencieux et triste, je rassemblais autour de moi mes jeunes compagnons ; puis, les abandonnant tout à coup, j'allais m'asseoir à l'écart pour contempler la nue fugitive, ou entendre la pluie tomber sur le feuillage.

Chaque automne, je revenais au château⁽¹⁾ paternel, situé au milieu des forêts, près d'un lac, dans une province reculée.

Timide et contraint devant mon père, je ne trouvais l'aise et le contentement qu'auprès de ma soeur Amélie. Une douce conformité d'humeur et de goûts m'unissait étroitement à cette sœur ; elle était un peu plus âgée que moi. Nous aimions à gravir les coteaux ensemble, à voguer sur le lac, à parcourir les bois à la chute des feuilles : promenades dont le souvenir remplit encore mon âme de délices...

Tantôt nous marchions en silence, prêtant l'oreille au sourd mugissement de l'automne, ou au bruit des feuilles séchées que nous traînions tristement sous nos pas ; tantôt dans nos jeux innocents, nous poursuivions l'hirondelle dans la prairie, l'arc-en-ciel sur les collines pluvieuses ; quelquefois nous murmurions des vers que nous inspirait le spectacle de la nature. Jeune, je cultivais les Muses, il n'y a rien de plus poétique, dans la fraîcheur de ses passions, qu'un coeur de seize années. Le matin de la vie est comme le matin du jour, plein de pureté, d'images et d'harmonies.

Les dimanches et les jours de fête, j'ai souvent entendu, dans le grand bois, à travers les arbres, les sons de la cloche lointaine qui appelait au temple l'homme des champs. Appuyé contre le tronc d'un ormeau, j'écoutais en silence le pieux murmure. Chaque frémissement de l'airain portait à mon âme naïve l'innocence des moeurs champêtres, le calme de la solitude, le charme de la religion, et la délectable mélancolie des souvenirs de la première enfance ! Oh ! Quel coeur si mal fait n'a tressailli au bruit des cloches de son lieu natal, de ces cloches qui frémirent de joie sur son berceau, qui annoncèrent son avènement à la vie, qui marquèrent le premier battement de son coeur, qui publièrent dans tous les lieux d'alentour la sainte allégresse de son père, les douleurs et les joies encore plus ineffables de sa mère ! Tout se trouve dans les rêveries enchantées où nous plonge le bruit de la cloche natale : religion, famille, patrie, et le berceau et la tombe, et le passé et l'avenir. »

Chateaubriand, *René*, 1802

Note

(1) Il s'agit bien sûr du Château de Combourg.

II - Premiers pas dans la vie

1

Figuration

En 1941, à Paris, Simone Kaminker abandonne son emploi pour vivre autrement. Elle se cherche, elle erre dans le quartier Latin tandis que sa mère, expulsée de l'appartement qu'elle occupait à Neuilly, part en zone libre avec ses deux fils. Une comédienne va naître : Simone Signoret.

J'étais triste qu'ils s'en aillent, en même temps j'étais soulagée. Triste parce que c'était la première fois qu'on se quittait tous les quatre, soulagée parce que je n'allais plus avoir à enjoliver. Je ne dis pas mentir, je dis bien enjoliver. Par exemple, enjoliver mon premier contact avec le métier, mon premier jour de cinéma, mon premier jour de figuration...

Grâce à une femme très gentille qui m'avait recommandée à un copain à elle, assistant opérateur, j'ai reçu un jour une convocation pour le studio de Saint-Maurice. Ça donnait à peu près ça : « Vous êtes priée de vous présenter au studio de Saint-Maurice à 8 heures. Décor : bar élégant. Costume : fourrures de printemps. Rôle : artiste de complément. Cachet : 120 francs. Signé : la Régie. Film : le Prince charmant. Production : Harispuru. »

J'ai pris mon métro à Neuilly, embrassée par ma mère et mes petits frères qui voyaient leur grande soeur partir faire du cinéma. A Château de Vincennes, j'ai attrapé l'autobus à gazogène⁽¹⁾, à Saint-Maurice j'ai demandé le chemin du studio, et à 8 heures précises je me suis trouvée devant le monsieur qui avait signé « la Régie » et qui m'a demandé ma carte de travail. Je l'avais oubliée... A l'époque, pour être figurante, je veux dire artiste de complément, il fallait avoir une carte du COIC (prononcez coïque) délivrée par la Propaganda Staffel et prouvant une aryenneté⁽²⁾ indiscutable⁽³⁾. Il a eu l'air de me croire. Il a constaté la totale absence des « fourrures de printemps » recommandées dans la convocation, il m'a dit : « On vous mettra dans le fond, pas de maquillage, c'est pas la peine, allez sur le plateau A. » Et sur le plateau A, j'ai passé la journée assise à la table du « bar élégant » qui servait de décor aux amours de Renée Faure et de Jimmy Gaillard, les vedettes du film.

J'étais très triste de ne pas avoir été maquillée, c'était aussi bête et enfantin que ça ! L'artiste de complément qu'on avait placé à ma table comme fiancé, mari ou cousin - même si on était dans le fond, il n'aurait pas fallu, à l'époque, que ce bar élégant eût l'air d'un bar à femmes seules - s'étonna de me rencontrer pour la première fois. C'était un professionnel, un vrai, il avait sûrement sa carte de travail et il entreprit de faire mon éducation. « Sans garde-robe - me dit-il en contemplant tristement le petit tailleur hiver-printemps-automne que j'avais traîné de Vannes à la rue du Louvre et du Flore⁽⁴⁾ au studio de Saint-Maurice - tu ne feras rien ». Lui, il avait tout : costume de chasse, smoking blanc, Spencer⁽⁵⁾ et Prince de Galles. De temps en temps, un grand jeune homme très beau disait « Silence ! Mesdames et messieurs les artistes de complément, à mon signal vous applaudissez. » Et comme mon faux mari, faux cousin, faux fiancé, obéissait très sérieusement aux consignes, j'applaudissais aussi à des choses que je n'avais pas vues, puisqu'on tournait alors le contrechamp⁽⁶⁾ de ce qui s'était tourné au moment où, justement, le très beau jeune homme avait dit : « Mesdames et messieurs les acteurs de complément peuvent quitter le plateau pendant une demi-heure. » A la fin de la journée de travail, j'appris que je « raccordais » et que j'étais reconvoquée pour le lendemain, « même heure, même costume ».

Dans le métro qui me ramenait vers Neuilly, ce soir-là, sans faire le crochet par le Flore, j'étais perplexe à l'idée de raconter aux miens ce qu'avait été cette première journée de « cinéma ». Elle ne m'avait pas plu, cette première journée, et je ne savais comment la décrire. Alors, je l'ai probablement enjolivée : c'est ce que je voulais dire tout à l'heure...

Simone Signoret, *La Nostalgie n'est plus ce qu'elle était*

Notes

- (1) Il est muni d'un système qui permet de transformer en combustible le bois ou le charbon.
- (2) Les Aryens sont la plus ancienne race indo-européenne. C'est donc la seule qui soit pure selon les idées hitlériennes.
- (3) Simone n'aurait pu fournir un tel certificat puisque son père était juif.
- (4) C'est le plus célèbre café de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, à cette époque.
- (5) Habit sans basques.
- (6) Le tableau opposé.

2

Apprenti pâtissier

Pour sa première livraison, en 1937, Julien est accompagné d'un autre apprenti, Maurice, qui lui montre comment se servir de sa lourde bicyclette munie de frein à moyeu (l'engin s'arrête quand on ne pédale plus).

« Alors, demanda-t-il, qu'est-ce que tu en penses ? »

Julien hocha la tête. Ils se laissèrent glisser jusqu'au milieu de la Grand-Rue et s'arrêtèrent devant la boucherie.

« Tu vois, expliqua Maurice, ce que je viens de faire là, faudra que tu le fasses vingt fois, le dimanche matin, avec une corbeille sur la tête et dix fois plus de monde dans la rue.

- Une corbeille sur la tête ?

- Bien sûr, et pleine encore. Et des fois, des pièces montées pour quarante personnes. Ça c'est du cirque ! »

Ils entrèrent. Maurice présenta « le nouveau » à la bouchère en annonçant que lui-même « passait au labo » ⁽¹⁾. En sortant, il mit le paquet de viande dans la corbeille⁽²⁾.

« Allez, dit-il, on change. »

Il enfourcha la bicyclette de Julien et attendit, un pied sur le trottoir, les deux mains sur les hanches. Comme il fallait remonter la Grande-Rue, Julien partit debout sur les pédales, mais la pente était raide et, pour se reprendre, il voulut donner un demi tour de pédale en arrière. Le frein joua, bloquant la roue. Déséquilibré, Julien tenta de repartir mais déjà le vélo se couchait. Lâchant le guidon, il s'étala au milieu de la rue.

Cassé en deux, Maurice riait aux éclats. La bouchère était sortie sur le pas de sa porte en compagnie d'une cliente.

« Pas de mal ? » cria-t-elle.

Julien fit non de la tête, releva le vélo et regarda Maurice.

« Tu peux rigoler, va !

- Je vais pas chialer, non ?

- S'il y avait eu un entremets dans la corbeille, cria la bouchère, j'en connais une qui vous aurait fait une jolie musique. Mais la viande, ça ne craint rien !

- Allez, dit Maurice, vas-y.

- Non, j'aime mieux reprendre le mien. (...)

- Faut t'habituer. C'est pas avec un engin comme le tien que tu pourras faire les courses.

- J'essaierai un autre jour.

- Non, non, faut remettre ça tout de suite, pendant que c'est chaud. »

Et comme Julien s'approchait, d'un coup de rein Maurice se lança en avant et démarra en criant :

« Allez, arrive, je t'attends pas ! »

D'autres commerçants étaient sortis sur le pas de leur porte. Ils riaient et commençaient à lancer des plaisanteries. D'une fenêtre un homme cria :

« C'est pas une veste blanche, que t'aurais dû mettre, c'est un maillot jaune ! »

Julien sentit les larmes perler au bord de ses yeux. Tout était flou soudain. Les maisons se gondolaient comme des constructions en papier mouillé. Une camionnette arriva en klaxonnant. Julien empoigna le vélo et le porta jusqu'au bord du trottoir. Tout se serrait dans sa poitrine. Une grande colère le remuait. Les voix passaient autour de lui. Il ne comprenait plus ce que les gens disaient. Simplement il aurait voulu être fort, terriblement fort et les corriger tous.

Il eut envie un instant d'abandonner la bicyclette et de s'enfuir par la ruelle qui grimpe vers la place aux Fleurs, mais il baissa la tête et se mit à courir en poussant à côté de lui le vélo où la corbeille d'osier claquait sur le porte-bagages. Il fit quelques foulées, avec juste ce bruit de tambour qui sonnait en lui. Il avait l'impression de courir sur place. Une main se posa sur son épaule. Maurice était revenu. Sans mettre pied à terre il souffla.

« Allez, monte, je te pousserai. »

Il l'aida à démarrer, puis, avant de le lâcher, il ajouta :

« T'es pas le premier à te casser la gueule avec cet engin. Mais tu verras, quand on le connaît bien, on se paye des drôles de parties, tiens ! »

Ils allèrent encore très loin, du côté de l'avenue de Paris, chercher de la viande et des cervelles de porc pour les vol-au-vent. Lorsqu'ils revinrent vers la ville, Julien savait déjà faire chanter son pneu sur le pavé pour avertir de son approche. Le soleil était haut dans le ciel, il faisait bon rouler en écoutant Maurice qui racontait les tours que Denis avait joués au patron.

Bernard Clavel, *La Maison des autres*

Notes

(1) L'endroit où sont préparés les gâteaux.

(2) Elle se trouve sur le porte-bagages avant de la bicyclette de livraison.

3

Au salon de coiffure

Pomme ne savait ni friser, ni couper, ni teindre. On l'employait surtout à ramasser, les serviettes. Elle nettoyait les instruments. Elle balayait les cheveux par terre. Elle remettait en pile les Jours de France éparpillés. Elle s'essuyait le bout du nez avec un mouchoir à carreaux.

Elle faisait aussi les shampoings, massant le cuir chevelu de la clientèle avec la tendre application qui lui était due. Elle aurait été capable de plus d'application encore. Il aurait seulement fallu lui demander.

C'étaient des dames d'un certain âge, les clientes, et riches, et fort bavardes. En fait elles étaient tout ça d'un seul bloc. Vieux caquetages péremptoires⁽¹⁾.

Mais ni les lunettes en brillants, ni les lèvres couleur de lavande sous l'azur clairsemé de la chevelure, ni les doigts historiés⁽²⁾ de pierres précieuses et de taches brunes, ni les sacs de crocodile ne semblaient toucher l'attention de Pomme, tout entière absorbée dans la composition sur le dos de sa main d'une eau ni trop chaude ni trop froide, à l'usage de cheveux qui, mouillés, seraient semblables à tous les cheveux.

Elle renversait doucement les têtes dans une révérence hydraulique des grands fauteuils basculants. Les bustes étaient couverts d'une serviette blanche, et les cheveux trempés, agglutinés par le savon, faisaient des algues ondoyant sous la berge des larges cuvettes d'émail blanc.

Le regard s'était effacé sous les gros yeux morts des paupières peintes, les lèvres sanguinolait⁽³⁾ au tranchant du nez, et ces visages renversés devenaient à leur tour végétaux, telles de grandes feuilles d'arbre délavées, diaphanes sauf quelques nervures, au fil d'une rivière.

C'était étrange mais pas effrayant du tout, ces figures étalées comme à la surface de l'eau, ces vieilles Ophélie⁽⁴⁾ qui venaient de perdre pour un moment tout leur pouvoir de domination et qui devenaient même l'objet d'un possible mépris sous le regard cependant sans malveillance de Pomme. Et Pomme se disait que sa laideur à elle ne serait jamais de cet ordre-là. Jamais si soudaine. Si elle avait été capable de pensées subversives⁽⁵⁾, si elle n'avait pas seulement senti, et confusément, en une très vague haine peut-être au moment du pourboire, la formidable brutalité des vieilles carnassières (par exemple cette façon qu'elles avaient d'ouvrir, de fermer leur sac, d'un claquement du fermoir), Pomme aurait eu davantage de plaisir encore à les regarder, si parfaitement subjuguées⁽⁶⁾, si parfaitement annulées sous le casque du séchoir, la tête immobile, pour ainsi dire inanimée, toujours brandie, toujours altière, mais cette fois comme au bout d'une pique. Au reste Pomme, qui les considérait parfois très longuement, ne s'avisait pas qu'elle y prenait plaisir.

Notes

(1) Auxquels on ne peut répliquer.

(2) Enjolivés.

(3) Création à partir de l'adjectif sanguinolent (qui a la couleur du sang).

(4) Ophélie (personnage de Shakespeare, dans Hamlet) est devenue folle de désespoir et s'est noyée dans la rivière où elle cueillait des fleurs.

(5) Qui seraient de nature à détruire l'ordre établi.

(6) Fascinées, dominées.

**EXEMPLE D'UN DEVOIR À
ADRESSER
À LA
CORRECTION**

Français

CLASSE DE TROISIEME

Devoir de la 2^{ème} Série**- DEVOIR À ADRESSER À LA CORRECTION -**

NOM : N° :

ADRESSE :

.....

N'OUBLIEZ PAS DE JOINDRE CE TEXTE À VOTRE COPIE

APPRECIATION DU PROFESSEUR	NOTE

REDACTION

Monsieur Thibault ayant voulu interdire à son fils Jacques, âgé de 14 ans, de continuer à fréquenter son ami Daniel, les deux adolescents ont fait une fugue qui les a conduits de Paris à Marseille. Arrêtés, ils ont été menés dans un commissariat où Antoine, le frère aîné de Jacques, a été chargé d'aller les rechercher. Voici les deux frères retrouvant le domicile paternel.

Mais la porte du cabinet s'ouvre à deux battants, et le père surgit dans l'embrasure.

Du premier coup d'oeil il aperçoit Jacques et ne peut se défendre d'être ému. Il s'arrête cependant et referme les paupières ; il semble attendre que le fils coupable se précipite à ses genoux, comme dans le Greuze, dont la gravure est au salon.

Le fils n'ose pas. Car le bureau, lui aussi, est éclairé comme pour une fête, et les deux bonnes viennent d'apparaître à la porte de l'office, et puis M. Thibault est en redingote, bien que ce soit l'heure de la vareuse du soir : tant de choses insolites paralysent l'enfant. Il s'est dégagé des embrassades de Mademoiselle ; il a reculé, et reste debout, baissant la tête, attendant il ne sait quoi, ayant envie, tant il y a de tendresse accumulée dans son coeur, de pleurer, et aussi d'éclater de rire !

Mais le premier mot de M. Thibault semble l'exclure de la famille. L'attitude de Jacques, en présence de témoins, a fait s'évanouir en un instant toute velléité d'indulgence, et, pour mater l'insubordonné, il affecte un complet détachement :

- « Ah, te voilà » dit-il, s'adressant à Antoine seul. « Je commençais à m'étonner. Tout s'est normalement passé là-bas ? » Et, sur la réponse affirmative d'Antoine, qui vient serrer la main molle que son père lui tend : « Je te remercie, mon cher, de m'avoir épargné une démarche... Une démarche aussi humiliante ! »

Il hésite quelques secondes, il espère encore un élan du coupable ; il décoche un coup d'oeil vers les bonnes, puis vers l'enfant, qui fixe le tapis avec une physionomie sournoise. Alors, décidément fâché, il déclare :

- « Nous aviserons dès demain aux dispositions à prendre pour que de pareils scandales ne se renouvellent jamais. »

Et quand Mademoiselle fait un pas vers Jacques pour le pousser dans les bras de son père - mouvement que Jacques a deviné, sans lever la tête, et qu'il attend comme sa dernière chance de salut - M. Thibault, tendant le bras, arrête Mademoiselle avec autorité :

- « Laissez-le ! Laissez-le ! C'est un vaurien, un coeur de pierre ! Est-ce qu'il est digne des inquiétudes que nous avons traversées à cause de lui ? »

Roger Martin du Gard, *Les Thibault*

En une trentaine de lignes, traitez l'un des sujets suivants :

1. Rédigez la lettre que Jacques adresse à Daniel pour lui confier ses impressions après cette scène.
 2. Racontez une scène au cours de laquelle sera respecté le caractère des personnages dans des circonstances différentes.
 3. Quelles réflexions font naître en vous l'affrontement de M. Thibault et de son fils Jacques ?
-